

Trois accès à la vie d'artiste = Drei Wege zum Künstler = Three ways to become an artist

Autor(en): **Rampa, Michael / Colin, Cendrine / Feuz, Thierry**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): - **(2005)**

Heft 2: **Künstler bleiben = Rester artiste**

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-624404>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TROIS ACCÈS À LA VIE D'ARTISTE

MICHAEL RAMPA – UN PARCOURS AUTODIDACTE

Claudia Renna

«Lorsque je commence l'année préparatoire à l'école des arts appliqués à Vevey (1994–1995), je pense faire de la bande dessinée. A cette époque, je n'ai aucune idée de ce qu'est un artiste. La peinture ne m'intéresse pas. Les artistes autoproclamés que je connais sont des personnes qui ne m'attirent absolument pas, aussi bien en raison de leur style de vie que d'une certaine forme de prétention. Durant la même période, je fais des stages de graphisme et je constate que l'aspect très mécanique et commercial de l'image ne m'intéresse pas non plus. Entre-temps la BD perd de son importance, si bien qu'au terme de cette année, je ne sais plus très bien que faire et je reprends mes études au gymnase de Bulle. Les cours d'arts visuels sont donnés par deux enseignants, qui très rapidement me font partager leur passion pour la peinture. Mon désir de peindre démarre à ce moment. Très vite je développe, à l'instar de mes deux enseignants, une vision contemplative et idéaliste de la peinture ... ce qui pour moi signifie surtout ne pas aller dans une école! Je suis

désormais à la recherche d'un maître qui me formerait à la peinture comme cela se faisait autrefois. Je cherche à Florence, en Grande-Bretagne, à Paris et à Lausanne bien sûr. Evidemment je ne trouve personne. Les différentes possibilités qui s'offrent sont des cours où la peinture est au mieux une activité licite, mais jamais une formation en soi. Je décide donc d'apprendre par moi-même. Après mon gymnase, je pars habiter en Ecosse. Vivre en Ecosse correspond à un désir un peu romantique de renouer avec les racines celtes de ma mère, qui est irlandaise. Je reviens néanmoins régulièrement en Suisse voir mes parents et rendre visite à Balthus. J'ai rencontré le peintre chez lui pour la première fois un jour de décembre 1998, en fin d'après-midi. J'avais demandé à le voir afin de pouvoir apprendre quelque chose en peinture. A vrai dire, c'était moins la personne de Balthus que «l'artisan» qui m'intéressait. Lors de la première visite chez lui, son épouse Setsuko était aussi présente et nous avons parlé technique. Nous avons comparé nos pigments, les miens provenant de Zecchi en Italie, ceux de Setsuko du Japon. Elle m'a offert deux grands bocaux contenant un liant à base de cire, sorte d'encaustique utilisable à froid. En Ecosse, je commence mes tentatives. Je broie mes

Supernatural panorama, Thierry Feuz, 2001, laque synthétique sur toile, 240×525 cm



pigments, prépare mes supports à l'ancienne, j'expérimente la matière, etc. Mais ça ne marche pas bien. Seul je n'avance pas. Lorsque j'avais demandé à Balthus de m'apprendre à peindre, il m'avait répondu quelque chose que je n'ai compris que quelques années plus tard: «Moi-même je n'ai jamais appris à peindre. Je ne sais rien. La seule chose que je puisse vous apprendre, c'est ceci: n'essayez pas de savoir qui vous êtes, seul Dieu sait qui vous êtes.» A quoi je lui avais répondu qu'évidemment je comprenais, mais que je voulais quand même apprendre à peindre! Il avait alors insisté en me répétant qu'il ne pouvait vraiment rien m'apprendre, ce qui m'a déçu. Nous avons continué malgré cela à nous voir et à parler peinture.

Lors d'une de ces visites, j'ai essayé de poser des questions sur un tableau se trouvant dans son salon – *Colette de profil* – dont la matière me plaisait énormément. Je ne parvenais pas à comprendre comment étaient réalisés les empâtements, les glacis. Je me disais que certainement il lui avait fallu des mois pour le réaliser. Au contraire il m'a répondu tout simplement: «*Colette de profil*? Non, non, je l'ai faite en quelques heures.» Et je me retrouvais, une fois de plus, dans un rapport de frustration face au grand mystère d'un métier patiemment assimilé par une personne, mais que cette dernière se refusait à partager avec autrui.

A l'enterrement de Balthus, j'ai rencontré le peintre François Rouan et lorsque je lui ai fait part de ma frustration, il me répondit que Balthus, réellement, ne savait pas, qu'il était un expérimentateur et non un technicien. J'ai réalisé alors que j'avais rencontré quelqu'un d'extrêmement chaleureux et généreux, qui a totalement cassé l'image que je me faisais de lui – à savoir une personne distante, hautaine, peu désireuse de parler avec n'importe qui. Et je retiens de cette expérience l'intensité d'un échange très simple et beau.

A l'époque j'avais un atelier à Rossinière, donc près de celui de Balthus. Je persistais d'une certaine manière à vouloir peindre comme lui. Mais je n'étais qu'un pâle émule. Et derrière tout ça, il y avait encore le poids des grands maîtres d'autrefois. En raison de toutes mes lacunes, en anatomie, en technique de recouvrement et caetera, mais surtout en raison de la solitude, j'ai arrêté de peindre. J'ai voulu reprendre les études. Théologie, philosophie, littérature, anglais, je ne savais pas trop. C'est alors que j'ai rencontré le peintre Philippe Fretz. Il est venu voir mon travail dans l'atelier et m'a dit de ne surtout pas arrêter. Il faisait partie d'un groupe de peintres qui confrontent leurs recherches à l'héritage classique. Cette position hors courant m'interpella. J'ai donc continué.

Mais Balthus était alors remplacé par un groupe de peintres dont les valeurs étaient similaires. Cette rencontre a été très importante et j'ai continué à peindre dans le même esprit classique. Pourtant, ce dernier ne me correspondait plus et, n'ayant pas d'autres solutions, j'ai arrêté une deuxième fois, l'été passé. Je me suis mis à réfléchir à des questions qui me semblent plus étroitement liées au monde dans lequel je vis. En reprenant cette fois le travail, la dynamique a changé. Il s'agit désormais d'avoir des échéances, des projets, que ce soit seul ou à plusieurs; ceci motivé par une vision de la rencontre et du transitoire.»

THIERRY FEUZ – L'ÉCOLE COMME TREMLIN

Daniel Ruggiero

Thierry Feutz est un artiste de 37 ans. Il peint régulièrement depuis l'âge de 19 ans. En 2003 il obtient le diplôme de l'ESBA à Genève dans la classe de Claude Sandoz. Depuis l'an 2000, Thierry Feuz utilise comme médium privilégié des laques synthétiques sur toile, moyens et grands formats.

Thierry Feuz est représenté depuis 2000 par la galerie Une à Auvornier, depuis 2003 par la galerie Kashya Hildebrand à Zurich et New York, et depuis 2005 par la galerie Lausberg à Düsseldorf.

Quel-est ton parcours de vie?

Avant de concourir pour les Beaux-Arts en 1999, j'ai fait des études de Lettres à l'Université de Neuchâtel. Ceci dit, j'ai commencé sérieusement à peindre vers l'âge de 19 ans, c'est-à-dire parallèlement aux études, en collaboration avec Laurent Robert sous le pseudonyme de Graffichik. Cette expérience qui a duré quatre ans et qui fut ponctuée de nombreuses expositions et de performances en Suisse romande m'a fortement marqué et incité à poursuivre un parcours artistique.

Quel-était ton objectif lorsque tu t'es inscrit aux Beaux-Arts alors que tu avais déjà la chance d'être sollicité pour différents mandats picturaux?

Lorsque je me suis inscrit à l'ESBA, j'avais perdu mes repères en peinture, je ressentais le besoin de partager mes doutes et de m'adresser à une personne compétente, en l'occurrence aux professeurs aux Beaux-Arts. Avec Laurent Robert et Graffichik, ce fut une période de franche rigolade et de fêtes d'ateliers. Il me fallait quelque chose de plus construit. Il me manquait l'échange, la critique et le regard extérieurs, je voulais en somme reprendre au début toute cette histoire de peinture, et ceci de façon moins empirique. A vrai dire je n'avais plus pied dans les réseaux de l'art, même régionaux, comme précédemment avec Graffichik.

Up Side Down, Cendrine Colin, 2000, multi media installation, ca. 3×7 cm



Tu as participé au programme d'échange Erasmus, en quoi la pratique artistique diffère-t-elle du point de vue (théorique, pratique) et que t'as apporté cette expérience?
Je suis parti six mois à Berlin et je pense que l'échange est de toute manière très bénéfique pour un jeune artiste. La découverte d'une nouvelle structure académique, d'une autre ville, d'une autre scène d'art, bien plus grande que celle de Genève par exemple, ce qui remet un peu les pendules à l'heure pour ceux qui penseraient que le cœur de l'art contemporain battrait à Genève ou ailleurs en Suisse romande. L'enseignement à la HdK est plus ancré dans la tradition académique telle que l'on l'imagine encore. Le professeur tient un rôle central, c'est le maître face aux élèves qui s'inclinent face à son jugement. La taille de l'académie rend les échanges entre étudiants plus difficiles qu'à Genève, où le dialogue entre enseignants et élèves est par ailleurs nettement moins formel.
En somme c'est l'opportunité du double regard que j'ai pu porter sur les deux écoles qui m'a séduit dans cette expérience berlinoise.

Voilà deux ans que tu es diplômé des Beaux-Arts de Genève, comment analyses-tu cet épisode de ta vie, penses-tu que cette formation a été utile pour la suite de ta carrière?

Le passage par l'ESBA a été pour moi décisif: il m'a permis de reprendre l'«apprentissage» de l'art sur des bases plus solides, de trouver une école qui fonctionne comme plateforme d'échange et comme tremplin possible pour prendre pied dans les réseaux de l'art qui sont très nombreux, mais tous relativement imperméables. L'école permet d'ouvrir des portes et de favoriser les rencontres avec les professionnels de l'art, galeristes, curateurs et autres acteurs de l'art contemporain. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire des Beaux-Arts que moi comme d'autres artistes avons pu trouver des galeries qui veulent bien travailler avec nous. C'est assez important dans la mesure où leur soutien est déterminant pour poursuivre une voie d'artiste. Pour moi, j'ai choisi d'en faire mon métier parce que j'ai constaté que la peinture reste l'occupation qui me tient le plus à cœur et qui m'offre la plus grande satisfaction.

CENDRINE COLIN, *1977: APPRENDRE L'ART À L'ÉTRANGER

Claudia Renna

«Si j'avais suivi une des écoles en Suisse romande, j'aurais été moins ouverte, j'aurais pris moins de risques car je serais restée dans les mêmes structures de pensée.»

Qu'est-ce qui t'a motivée à devenir artiste?

J'ai commencé très jeune à m'exprimer par des moyens artistiques. L'art était alors pour moi plutôt une sortie de secours qu'un objectif professionnel. Pendant que je terminais mon bac en économie à Lausanne, j'ai commencé à suivre des cours de peinture à l'école Céruleum à Lausanne. Après le gymnase, j'ai hésité entre les études en médecine et une formation en art. J'ai choisi l'art. J'ai pris

une année sabbatique et suis partie en Californie, où je me suis inscrite au California College of Arts and Crafts. Après une première année préparatoire, j'ai suivi une vraie formation artistique de quatre ans dans la même école.

Pourquoi as-tu choisi une formation artistique plutôt qu'une formation autodidacte?

La raison principale qui m'a poussée à opter pour une formation dans une école d'art, c'était de pouvoir apprendre les différentes techniques. Je voulais acquérir un véritable savoir-faire. J'avais donc besoin d'être accompagnée par des professeurs compétents. L'encadrement de l'école d'art que j'ai suivie était à la fois très ouvert et très strict. Nous devions réaliser des projets sur concepts et ensuite les analyser en groupe. La discussion et l'échange, le partage et la confrontation occupaient une place importante. Ceci m'a obligée à me développer sur tous les plans et à m'affirmer face aux autres étudiants.

Et pourquoi une école d'art aux Etats-Unis plutôt qu'en Suisse?

Choisir une école d'art à l'étranger était lié au fait que je voulais en même temps approfondir mon anglais. Il y avait donc l'art, la langue, et simplement l'envie de partir, de quitter la Suisse pour un bon moment.

Je me suis néanmoins renseignée sur les formations existant à l'ECAL et à l'ESBA, mais je n'ai pas été convaincue. Je pense que si j'avais suivi une des écoles en Suisse romande, j'aurais été moins ouverte, j'aurais pris moins de risques car je serais restée dans les mêmes structures de pensée.

Quelles sont les expériences au California College of Arts and Crafts qui ont déterminé par la suite ton travail artistique?

J'ai pu participer à la construction d'un décor de théâtre pour une pièce qui a ensuite été jouée publiquement. Cette expérience m'a fait découvrir la sculpture et, d'une manière générale, le travail en trois dimensions dans un espace défini. Quand j'ai commencé à exposer, j'ai fait beaucoup d'interventions directement en rapport avec l'espace.

Quand tu sors de l'école, que se passe-t-il?

Je reviens en Europe, à Lausanne, et c'est la grosse claque. Je me retrouve seule, sans réseau artistique. Je reprends la route et pars au nord de l'Europe, au Danemark, en Suède, en Hollande, en Belgique. J'atterris en Allemagne à Berlin où je m'installe pendant six mois. Je me débrouille financièrement et je fais deux expositions. Tout en vivant à Berlin, je prospecte pour aller ailleurs à la recherche d'une formation continue. Je m'inscris pour une année dans la Royale University College of Fine Arts de Stockholm comme Guest Student. J'ai beaucoup profité de cette structure, qui m'a aussi permis de réaliser deux expositions importantes et de consolider mes recherches artistiques.

Après cette année, j'ai poursuivi ma route vers l'Angleterre, où j'ai obtenu une autre résidence artistique, à Oxford, au

Arts Center Abingdon and Withney College. J'étais assistante d'une professeur et j'ai donc enseigné en même temps que poursuivi mon travail personnel.

Depuis mon retour à Lausanne en 2005, j'essaie de construire un réseau artistique. Actuellement je suis invitée à travailler pendant une année dans l'atelier de deux autres artistes. Cette résidence en atelier s'achèvera avec une exposition tenue dans ce même atelier au début de l'année prochaine.

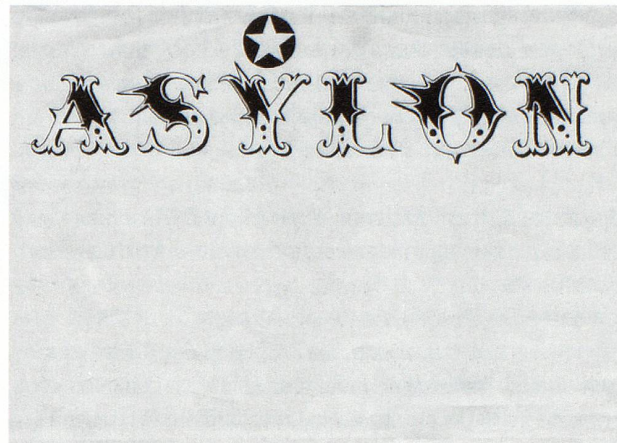
DREI WEGE ZUM KÜNSTLER

MICHAEL RAMPA – DER WERDEGANG EINES AUTODIDAKTEN

Claudia Renna

«Als ich 1994 das Vorkursjahr an der Kunstgewerbeschule Vevey angefangen habe, hatte ich vor, Comics zu machen. Parallel dazu machte ich Volontariate im Grafikbereich, und es wurde mir dabei klar, dass mich der mechanische und kommerzielle Aspekt des Bilds nicht interessiert. Am Ende jenes Jahrs wusste ich nicht mehr so recht, was ich tun sollte, und so setzte ich zunächst mein Studium fort. Zwei Lehrkräfte haben mich dann mit ihrer Passion für die Malerei angesteckt. Hier liegt der Ursprung meines Wunsches zu malen. Doch bald entwickelte sich bei mir eine kontemplative und idealistische Sicht vom Künstlerberuf, was für mich vor allem bedeutete: keine Schule zu absolvieren! Von da ab war ich auf der Suche nach einem Meister, der mich in der Malerei ausbildet, so wie das früher üblich war. Natürlich fand ich niemanden. So beschloss ich, das Malen selber zu lernen.

Zu jener Zeit – 1998 – begegnete ich dem Maler Balthus. Ich hatte ihn gefragt, ob ich ihn treffen könne, um von ihm einiges über die Malerei lernen zu können, aber er sagte mir etwas, was ich erst Jahre später verstand: «Ich habe nie malen gelernt. Ich weiss nichts. Das Einzige, was ich Sie lehren kann, ist das: Versuchen Sie nicht, zu verstehen, wer Sie sind; nur Gott weiss, wer Sie sind.» Bei einem dieser Besuche wollte ich ihn zu einem Bild in seinem Wohnzimmer befragen, dessen Sujet mir überaus gefiel. Ich dachte, dass er dafür sicher Monate gearbeitet haben muss. Doch er sagte mir: «Colette im Profil? Nein, das habe ich in ein paar Stunden gemacht.» Und ich stand verwirrt vor dem Rätsel des geduldig erarbeiteten Handwerks dieses Künstlers, der sich weigert, es anderen zu offenbaren. Als Balthus starb, wurde mir bewusst, dass ich einem überaus grosszügigen Menschen begegnet war, der gar



Asylon, Michael Rampa

nicht dem Bild entsprach, das ich mir von ihm gemacht hatte – nämlich das von einer distanzierten, herablassenden Person, die keine Lust hat, mit irgendjemandem zu reden. Es bleibt mir davon die intensive Erinnerung eines ganz einfachen und schönen Austauschs. Ich hatte in Rosinière ein Atelier, ganz in der Nähe von Balthus, und ich wollte weiterhin malen wie er. Aber bei allen meinen Schwächen und vor allem aus Einsamkeit habe ich aufgehört zu malen.

Ich lernte darauf den Maler Philippe Fretz kennen, der zu einer Gruppe von Malern gehörte, die sich in ihrer Arbeit mit dem Erbe auseinandersetzen. Dieser Ansatz fernab der Trends sagte mir zu. So habe ich weitergemacht. An Stelle von Balthus trat für mich ein Malerkreis mit gemeinsamen Wertvorstellungen. Mit der Zeit hatte ich aber genug von diesem klassischen Geist, und ich hörte ein zweites Mal auf. Ich begann, über Fragen nachzudenken, die für mich mehr zu tun haben mit der Welt, in der ich lebe. Als ich diesmal die Arbeit wieder aufnahm, bekam sie eine ganz andere Dynamik. Seitdem geht es mir darum, ein Ziel zu haben und Projekte zu realisieren, allein oder mit anderen zusammen – motiviert vom Bedürfnis nach Austausch und nach Übergängen.»

THIERRY FEUZ – DIE SCHULE ALS SPRUNGBRETT IN DIE KUNST

Daniel Ruggiero

Thierry Feuz ist ein 37-jähriger Künstler. Seit dem Alter von 19 Jahren malt er regelmässig. 2003 erhielt er das Diplom der Genfer Kunsthochschule ESBA in der Klasse von Claude Sandoz. Seit 2002 verwendet er als bevorzugte Technik synthetische Lacke auf Leinwänden mittleren und grösseren Formats.

Wie war dein Werdegang?

Bevor ich mich 1999 für die Kunstausbildung beworben habe, studierte ich Literatur an der Universität Neuenburg. Neben meinem Studium begann ich mit etwa 19 Jahren ernsthaft zu malen, und zwar in Zusammenarbeit mit Lau-

rent Robert unter dem Pseudonym Graffichik. Dieses Unterfangen, das vier Jahre dauerte und in zahlreichen Ausstellungen und Performances in der ganzen Schweiz gipfelte, hat mich stark geprägt und dazu geführt, die künstlerische Laufbahn weiterzuverfolgen.

Was bezwecktest du damit, dich bei der ESBA einzuschreiben, obwohl du doch schon mehrere Aufträge für Bilder hattest?

Ich hatte das Bedürfnis nach etwas mehr Struktur. Es fehlten mir der Austausch, die Kritik und der Blick von aussen, und ich wollte daher die ganze Malereisache von vorn anfangen, aber auf eine weniger empirische Art. Denn ich bewegte mich nicht mehr, wie das zur Graffichik-Zeit der Fall war, in den Kunstkreisen, auch nicht den regionalen.

Du hast am Erasmus-Austauschprogramm teilgenommen: Worin unterscheidet sich die künstlerische Praxis in theoretischer und praktischer Hinsicht? Was hat dir diese Erfahrung gebracht?

Ich ging sechs Monate nach Berlin. Ich denke, jeder Austausch ist überaus nützlich für einen jungen Künstler. Die Erfahrung mit einer anderen akademischen Struktur, einer anderen Stadt, einer anderen und viel grösseren Kunstszene als in Genf und in der übrigen welschen Schweiz. Der Unterricht an der HdK ist viel stärker in der akademischen Tradition verankert, als man erwarten würde. Der Professor hat eine zentrale Stellung; er steht als der Meister vor den Schülern, und diese sind willens, seinem Urteil zu folgen. Die Grösse der Akademie erschwert den Austausch unter den Studierenden, nicht wie in Genf, wo der Umgang der Lehrenden und Lernenden sehr viel weniger formell ist.

Nun bist du seit zwei Jahren diplomierter Absolvent der Genfer ESBA – wie beurteilst du diese deine Lebensphase? Meinst du, dass diese Ausbildung für den Fortgang deiner Karriere nützlich war?

Die Zeit an der ESBA war für mich entscheidend. Eine Schule hilft ja auch, Türen zu öffnen, und schafft Kontakte zu Kunstfachleuten, Galeristen, Kuratoren und anderen Akteuren der Gegenwartskunst. Nicht zuletzt dank der ESBA haben ich und andere Künstlerinnen und Künstler Galerien gefunden, die mit uns engagiert zusammenarbeiten. Das ist für den weiteren Weg als Künstler ganz entscheidend. Ich habe mich dafür entschieden, aus der Malerei einen Beruf zu machen, weil ich feststellte, dass sie die Beschäftigung ist, die mir am meisten am Herzen liegt und mir die höchste Befriedigung schafft.

CENDRINE COLIN – DIE KUNST IST EIN NOTAUSGANG

Claudia Renna

Was trieb dich dazu, Künstlerin zu werden?

Die Kunst war für mich eher ein Notausgang als ein Berufsziel. Nach dem Gymnasium schwankte ich zwischen dem Medizinstudium und einer Kunstausbildung. Ich wählte die

Kunst. Ich nahm mir ein Freijahr und zog nach Kalifornien, wo ich mich beim California College of Arts and Crafts einschrieb.

Warum hast du dem autodidaktischen Weg eine formelle Kunstausbildung vorgezogen?

Der wichtigste Grund, warum ich an eine Schule ging, war, dass ich dort verschiedene Techniken lernen konnte. Ich wollte ein solides Handwerk lernen. Dazu muss man von fähigen Lehrern begleitet sein.

Warum aber eine Schule in den USA und nicht in der Schweiz?

Eine Schule im Ausland wählte ich, weil ich gleichzeitig mein Englisch verbessern wollte. Ich hatte dort die Sprache, die Kunst; aber ich hatte auch ganz einfach Lust, die Schweiz für eine gute Weile zu verlassen. Trotzdem habe ich mich nach den Ausbildungsgängen an der ECAL und ESBA erkundigt, aber das konnte mich nicht überzeugen. Ich denke, wenn ich die Ausbildung in der französischen Schweiz gemacht hätte, wäre ich weniger offen gewesen und wäre weniger Risiken eingegangen, weil ich in den alten Denkstrukturen verhaftet geblieben wäre.

Welche Erfahrungen am California College of Arts and Crafts haben deine künstlerische Arbeit am meisten geprägt?

Ich konnte an der Gestaltung eines Bühnenbilds mitwirken für ein Stück, das dann öffentlich gespielt worden ist. Diese Erfahrung liess mich die Bildhauerei entdecken und überhaupt das dreidimensionale Arbeiten in einem gegebenen Raum.

Wie ging es nach dieser Schule weiter?

Ich kam nach Europa, nach Lausanne, zurück und erlebte einen Schock. Ich fühlte mich allein, hatte kein künstlerisches Umfeld. Ich machte mich wieder auf und ging nach Nordeuropa: nach Dänemark, Schweden, Holland und Belgien. Ich landete dann in Deutschland, in Berlin: Hier installierte ich mich für ein halbes Jahr. Ich schlug mich finanziell durch und machte zwei Ausstellungen. Von Berlin aus suchte ich nach einer Fortbildung an einem anderen Ort. Ich schrieb mich als Gaststudentin für ein Jahr an der Königlichen Kunsthochschule Stockholm ein. Von dieser Struktur habe ich viel profitiert: Sie erlaubte mir auch, zwei wichtige Ausstellungen zu machen und meine künstlerische Recherche zu vertiefen.

Seit ich 2005 nach Lausanne zurückgekehrt bin, versuche ich ein künstlerisches Beziehungsnetz aufzubauen. Zurzeit bin ich eingeladen, für ein Jahr im Atelier von zwei anderen Künstlern zu arbeiten. Diese Residenz wird in eine Ausstellung münden, die in diesem Atelier Anfang nächstes Jahr stattfinden wird.

THREE WAYS TO BECOME AN ARTIST

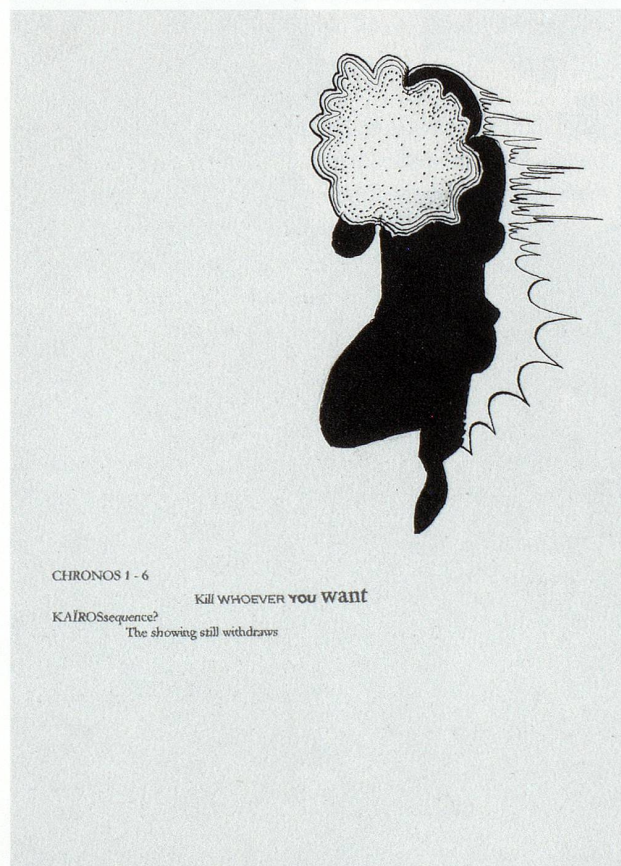
MICHAEL RAMPA – THE PURSUIT OF AN AUTODIDACTIC PATH

by *Claudia Renna*

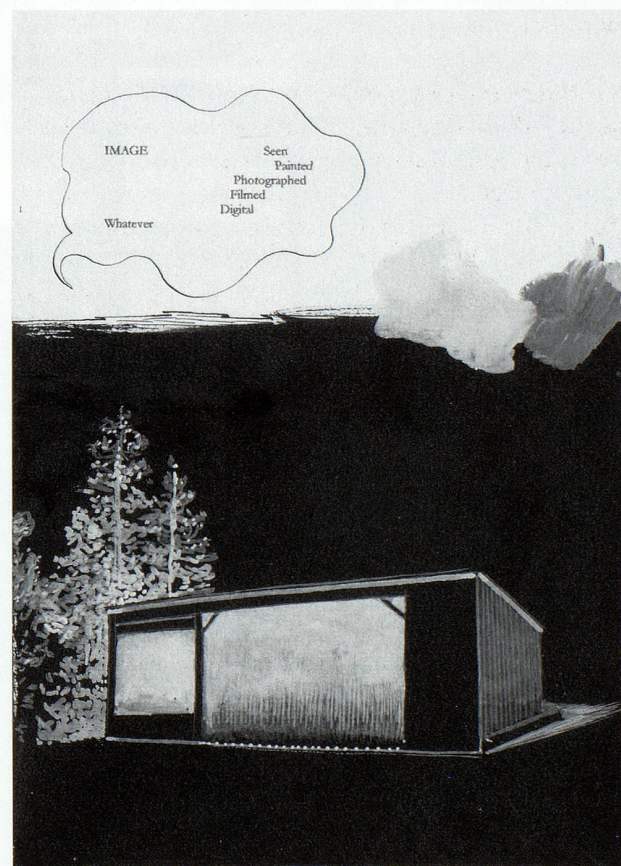
„When I enrolled in the Preliminary Course at the Applied Arts School of Vevey (1994–1995), I wanted to do comic books. During the same period, I served a few stints in the graphic arts, and discovered that the mechanical and commercial sides of image-making left me cold. By the end of that first year, no longer knowing what to do, I took up my studies again. Two of my teachers got me hooked on their passion for painting. In no time at all, I developed a contemplative and idealistic view of painting that, to my mind, meant above all not attending any school! At this point I set out in search of a master who, like in the olden days, would train me in painting. Naturally, I found no one. So I decided to learn on my own. During this time (1998) I met the painter Balthus. I had asked to see him so I could learn something about painting. However, what he said to me is something I would only understand a few years later: ‚I myself never learned to paint. I know nothing. The

only thing I can teach you is this: don't try to know who you are, only God knows who you are.‘ While on one of my visits to him, I tried to ask questions about the painting in his living room, because I liked the material. I thought to myself it must have taken him months to produce it. On the contrary, he replied: ‚Colette in profile? No, no, I did it in several hours.‘ His answer left me feeling frustrated in the face of the great mystery of a skill that one person had so patiently assimilated yet refused to share with others. After he died, I realized I had met an extremely generous person, which flew altogether in the face of my own image of him as remote, arrogant and uninterested in speaking with others. What I remember of this experience is the intensity of a very simple and beautiful exchange. My studio was in Rossinière, near Balthus's studio, and I kept on wanting to paint like he did. Finally all the gaps in my background caught up with me, as did the solitude of the occupation, so I stopped painting. That's when I met the painter Philippe Fretz, who was a member of a group of painters who evaluated their own endeavours in the light of their classical heritage. Their outside-the-mainstream approach appealed to me. So I kept on painting. Now, however, Balthus was replaced by a group of painters with similar values. In the meantime, though, I tired of this classical outlook, and I stopped for the second time. I took to thinking about questions that seemed more closely linked to the world in which I was living. This time, when I

Chronos, Michael Rampa



Cabane, Michael Rampa



started painting again, there was a change in the dynamics of my situation. It came to involve deadlines, doing projects either on my own or together with others, and overall motivation born of encounters and the transitory."

THIERRY FEUZ – SCHOOL AS A SPRINGBOARD INTO ART

by Daniel Ruggiero

Thierry Feuz is a 37-year-old artist. He has been painting steadily since the age of 19. In 2003, he obtained a degree from the ESBA (School of Fine Arts Geneva, University of Visual Arts) after completing the course under Claude Sandoz. Since 2000, his favourite medium has tended to be synthetic lacquers on medium- and large-size canvasses.

What has been your career path?

Before competing for admittance to the School of Fine Arts in 1999, I studied literature at the University of Neuchâtel. Nevertheless, I began painting seriously at the age of 19 – that is, in parallel with my studies and in collaboration with Laurent Robert, under the pseudonym Graffichik. That experience, which lasted four years, involved a number of

exhibitions and performances in French-speaking Switzerland. As such, it left a deep impression on me and made me want to take up art.

What was your goal in enrolling in the School of Fine Arts at a time when you were lucky enough to have obtained several painting commissions?

I needed something more solid. I missed an exchange of ideas, outside critique and viewpoints. In fact, what I wanted was to start the whole painting business over again, in less empirical fashion. To tell you the truth, I no longer had much access to art networks, even on a regional basis, like I used to have with Graffichik.

You took part in the Erasmus exchange program: what differences in the practice of art struck you both theoretically and artistically speaking, and what did you gain from the experience?

I spent six months in Berlin, and I feel that, in any case, the exchange is very beneficial for young artists. Discovering a new academic structure, another city, another art scene that is much bigger than Geneva's for example – all that puts things back into perspective for anyone who thinks Geneva, or even French-speaking Switzerland, is the hub

Thierry Feuz, Foto: Daniel Ruggiero



of the contemporary art scene. The teaching at the HdK (School of Art) is more rooted in academic tradition than you'd think nowadays. The professor plays a central role, the role of a master to students who say amen to his judgements. HdK's very size makes the exchange of ideas between students more difficult than in Geneva, where teacher-to-student dialogue is far less formal.

It's been two years now since you graduated from the ESBA. What is your analysis of that period of your life? Was the education you received there useful to you for your ensuing career?

Studying at the ESBA was a turning point in my life. It's a school that also opens doors and facilitates encounters with art professionals, gallery owners, curators and other players on the contemporary art scene. In fact, it is through the ESBA that I, like other artists, have been able to find galleries willing to work with me. That's no trifling affair, since their support is a determining factor for the continuation of an artistic career. As for myself, I chose to make a profession of art upon realizing that painting is what lies closest to my heart and gives me the most satisfaction.

CENDRINE COLIN – ART AS AN EMERGENCY EXIT

Claudia Renna

What motivated you to become an artist?

Art was more of an emergency exit for me than a professional goal. After secondary school, I hesitated between studies in medicine or in art. I chose art. I took a year's sabbatical and left for California, where I enrolled at California College of Arts and Crafts.

Why did you choose to study art at an institution of higher education rather than to pursue it in self-taught fashion?

The main reason I chose an art school was to learn different techniques. I wanted to acquire genuine expertise. That meant I needed competent teachers.

And why an art school in the United States instead of in Switzerland?

I decided on an art school abroad because I wanted to better my English. So my decision involved art, language, and a simple need to leave Switzerland for a longer period of time.

However, I did first look into the courses offered at the art schools in Lausanne (Ecole cantonale d'art de Lausanne) and Geneva (Ecole supérieure des Beaux-Arts de Genève), but was not impressed. I think that if I had taken up my studies in French-speaking Switzerland, I would have ended up less open-minded, and I would have taken fewer risks because of holding on to my old thought patterns.

What sort of experience did the California College of Arts and Crafts provide that left a mark on your subsequent artistic work?

It enabled me to participate in building the stage set for a play that went on to be shown in public. The experience revealed sculpture to me and, more generally, the challenge of working three-dimensionally within a defined space.

What happened once you left the school?

Coming back to Europe, to Lausanne, was a real low point for me. There I was, all by myself, without the slightest artistic network. I took up my travels once again, this time to northern Europe – to Denmark, Sweden, Holland and Belgium. I ended up in Germany, in Berlin, where I settled for six months. I managed to eke out a living for myself there, and to do two shows. While I was living in Berlin, I kept an eye open for any continuing education prospects elsewhere. That's how I enrolled for a year as a guest student at Stockholm's Royal University College of Fine Arts, an institution that was very beneficial to me, enabling me to put on two major shows and to consolidate my artistic research. Since returning to Lausanne in 2005, I have been trying to build up an artistic network. I have just received an invitation to work for a year in the studio of two other artists. This studio residency is scheduled to end with a show to be held at the same studio early next year.